LA VERTU A LA MERCI DU MAL : UNE DICHOTOMIE VOUEE A L'ECHEC DANS JUSTINE OU LES MALHEURS DE LA VERTU DU MARQUIS DE SADE.

Abbes MARZOUKI

Université de Sfax

Résumé

Le texte de Sade est propice à une écriture du scandale qui tisse le rapport étroit entre le mal et le bien, entre le vice et la vertu, voire entre le malheur et le bonheur. L'idée de l'hétérogénéité, impliquant la dichotomie au fond de chaque être humain, montre la simultanéité et l'entrelacement de deux réalités inséparables ; entre mal et vérité la relation est étroitement liée, plutôt l'existence de l'un exige celle de l'autre. Pour Sade, il s'agit de dévoiler cette véritable synchronie qui fait partie de l'essence de l'être humain, son écriture doit fouiller le mal dans ses formes les plus perverses afin de mettre à nu la vérité cachée et profonde de l'homme. Celui-ci, en quête permanente du bonheur est toujours voué à l'échec, son bonheur est toujours à la merci du mal, il ne pourrait atteindre la plénitude de jouissance qu'à travers l'acte maléfique. Le plaisir est souvent associé à la perversion sexuelle et à la souffrance morale et psychique de l'Autre faible ou vertueux.

Mots-clefs : mal, bien, vertu, vice, religion.

Abstract

Sade's text is conducive to a writing of scandal that weaves the close relationship between evil and good, between vice and virtue, even between unhappiness and happiness. The idea of heterogeneity, implying the dichotomy at the bottom of each human being, shows the simultaneity and the intertwining of two inseparable realities; between evil and truth the relationship is closely linked, rather the existence of one requires that of the other. For Sade, it is a question of revealing this true synchrony which is part of the essence of the human being, his writing must delve into evil in its most perverse forms in order to expose the hidden and deep truth of the man. The latter, in permanent quest for happiness is always doomed to failure, his happiness is always at the mercy of evil, he could only achieve full enjoyment through the evil act. Pleasure is often associated with sexual perversion and the weak and virtuous Other's moral and psychological suffering.

Keywords: evil, good, virtue, vice, religion.

Introduction

Il est avéré que le bonheur est à la fois le motif et la fin de tout acte humain. Autour de cette question sont forgées maintes opinions et idéologies qui réfléchissent sur les moyens possibles permettant à l'homme de réaliser son bonheur. Au XVIII^{ème} siècle, on voit surgir toute une réflexion sur le concept du bonheur ; plusieurs philosophes à l'instar de Voltaire, Rousseau, Diderot, et bien d'autres posent différents questionnements et suggèrent plusieurs itinéraires pour que leurs écritures sortent du siège religieux et du contexte de la morale. Chez le Marquis de Sade, l'appel irrésistible au mal et à la satisfaction de la volupté a fait de son roman, intitulé *Justine ou les malheurs de la vertu*, « l'œuvre du libertinage le plus dégoûtant et de la morale la plus perverse » (Laugga Traut, 1973 : p. 50).

De ce fait, le texte de Sade devient propice à une écriture du scandale qui tisse le rapport étroit entre le mal et le bien, entre le vice et la vertu, voire entre le malheur et le bonheur. Ainsi, l'idée de l'hétérogénéité, impliquant la dichotomie au fond de chaque être humain, indique la simultanéité et l'entrelacement de deux réalités inséparables ; entre mal et vérité la relation est étroitement liée, plutôt l'existence de l'un exige celle de l'autre. Pour Sade, il

s'agit de dévoiler cette véritable synchronie qui fait partie de l'essence de l'être humain, son écriture doit fouiller le mal dans ses formes les plus perverses afin de mettre à nu la vérité cachée et profonde de l'homme. Dans *La Philosophie dans le boudoir*, il exprime une certaine équivalence entre le mal et le bien. Selon lui, « rien n'est plus indifférent sur la terre que d'y commettre le bien ou le mal [...] », il « croi[t] que l'un vaut l'autre » (Sade, 1994 : p. 47). Par ailleurs, le lecteur de l'écriture sadienne, ne peut qu'assister à un dévoilement affiché du côté maléfique de l'homme, celui-ci doit nier l'existence de Dieu et obéir aux lois de la nature au sens de pousser jusqu'au bout les malheurs de la vertu. Pour Georges Bataille, le Marquis est allé plus loin encore, il cultive le mal jusqu'à en devenir amoureux : « Son œuvre veut rendre désirable le mal » (Bataille, 1957 : p. 9). Cependant, ce désir du maléfique peut-il valoir l'accomplissement du plaisir ? La vertu peut-elle triompher nonobstant l'hégémonie du mal ? Voilà posées deux questions fondamentales qui articuleront le présent travail.

I) L'excès et l'accès au plaisir

Dès l'ouverture du roman, l'écriture sadienne s'avère problématique. Les questionnements que pose Sade laissent le lecteur penser au moins à deux lectures différentes, voire opposées, surtout lorsqu'il s'agit d'évoquer le conflit qui s'établit entre la vertu et le vice :

Si, plein de respect pour nos conventions sociales, et ne s'écartant jamais des dignes qu'elles nous imposent, il arrive malgré cela, que nous n'ayons rencontré que des ronces, quand les méchants ne cueillaient que des roses, des gens privés d'un fond de vertus assez constaté pour se mettre au-dessus de ces remarques, ne calculeront-ils pas alors qu'il vaut mieux s'abandonner au torrent que d'y résister ? Ne diront-ils pas que la vertu, quelque belle qu'elle soit, devient pourtant le plus mauvais parti qu'on puisse prendre quand elle se trouve trop faible pour lutter contre le vice (Sade, 1973 : p.7).

Le texte suggère deux niveaux de lecture : d'une part, un niveau vertueux qui suppose le triomphe de la règle et de la norme, et d'autre part un niveau excédentaire qui pourrait détruire le premier par la mise en scène des obsessions de l'homme ou du « *malheureux individu bipède* », selon la terminologie du Marquis (Sade, 1973 : p.7) .

De même, pensant aux possibilités de la réalisation du bonheur, l'auteur de *Justine ou les malheurs de la vertu* met en scène deux figures radicalement opposées : l'héroïne Justine, ascète et vertueuse mais errante de malheur en malheur, va subir les vénalités les plus irrésistibles et les débauches les plus pourries causées par des personnages libertins à l'image féroce et bestiale. S'opère dès lors une manichéenne distinction au sein de cette répétitive confrontation de guerre, entre l'âme toute de pureté et le corps de vierge de Justine, et la conduite libertine prompt à pactiser avec le mal. Ce sont des débauchés ou des « monstres » libertins qui vont commettre les crimes les plus atroces contre d'autres créatures faibles dont surtout Justine, ils vont y chercher à satisfaire leurs besoins de plaisir et de jouissance au détriment d'un Autre incapable ou vertueux, et à répondre à des « puissances irrationnelles » (Blanchot, 1963 : p. 48).

Dans ce cas, le corps de l'Autre devient un centre de désir, une source conditionnelle de plaisir ou comme le définit Hofstein, le corps est « l'objet de jouissance par excellence » (Hofstein, 2005 : p. 30). Le sujet libertin s'évanouit dans ses aspirations les plus excessives afin de posséder le corps de l'Autre innocent. Il portera les choses à leurs limites dans l'espoir d'atteindre le canal d'accès au bonheur et à la gloire. D'où, la seule expression du bonheur est la douleur de l'Autre, Justine ainsi que quelques autres personnages sont les victimes, plutôt les proies de la scélératesse des libertins qui veulent rassasier leurs désirs interminables. À titre d'exemple, la promesse du faux-monnayeur Roland est complètement évocatrice de violence et de souffrance. S'adressant à Justine, ses termes se révèlent tant significatifs : « *Je vous en ferai sentir les angoisses par tout ce qu'il me sera possible d'inventer de plus*

dur » (Sade, 1973 : p.318). En fait, ce goût excessif de violence n'a d'autre but que de satisfaire les passions charnelles accomplies par le viol et la torture. Le corps est réduit à une machinerie sexuelle devant ramener des personnages libertins aux sommets jouissifs, l'excès va lui dicter le voluptueux au sens de détruire la décence et la pudeur qu'exige le vertueux. La description redondante de l'acte maléfique montre combien ces personnages féroces apprécient le corps exposé au crime, elle développe encore certains traits scandaleux du débordement du corps érotique, apte à produire plus de volupté et, par ailleurs, capable de cautionner un maximum de bonheur. La description des relations homosexuelles qu'établit l'instituteur Rodin avec les petits enfants est solennelle au sens de produire chez le lecteur une certaine pitié à l'égard de ces faibles créatures qui doivent satisfaire les besoins sexuels de leur maître. Nous relevons :

Il affranchit avec cet enfant toutes les bornes de la pudeur : mais tout l'intéresse ici, rien n'est exclu, les voiles se relèvent, tout ce palpe indistinctement : Rodin menace, il caresse, il baise, il invective ; ses doigts impies cherchent à faire naître dans ce jeune garçon, des sentiments de volupté qu'il exige également (Sade, 1973 : p.125).

Dans l'univers romanesque de *Justine ou les malheurs de la vertu*, la quête du bonheur suppose et impose donc la confrontation de deux corps à statuts complètement contradictoires : d'une part, un corps vertueux, honnête, sensible ou tout simplement doté de sentiment, et d'autre part un corps féroce, bestial et dépourvu de toute tendresse. La recherche du bonheur est l'unique motif pour lequel le corps faible se met en branle ; atteindre le ravissement ne peut que passer par le crime et la transgression de différentes normes morales qu'exige le conventionnel, notamment le religieux. Le corps s'avère d'ores et déjà un point de tension entre la norme et le dépassement, entre la vertu et ses exigences providentielles et l'intempérant et ses penchements maléfiques. Alors que la vertu de Justine situe son corps du côté des valeurs religieuses et sociales, le vice des libertins incite le corps à s'enfoncer dans la violation radicale de l'établi, la seule norme suivie est l'excès.

En fait, c'est le corps qui se trouve excédé, ce corps qui représentait pour l'homme de religion un obstacle, un interdit intouchable, représente dans le texte de Sade le centre de l'extase et du plaisir. Il doit être manipulé librement par les scélérats pour qu'il soit réduit et ramassé à la jouissance, voire à la jubilation. De ce fait, la transgression de l'ordre religieux est une véritable condition afin de tracer un chemin vers l'excessif. Dans ce cas, « *la religion qui fut toujours la vertu* » (Sade, 1973 : p.13) et la félicité du cœur de Justine se trouve menacé par la destruction de toutes les institutions religieuses ou civiles. L'érotisme et la sensualité se substituent à la passion et aux sentiments d'amour, le mariage est donc attaqué. Pour Roland, par exemple, « *l'amour est un sentiment chevaleresque souverainement méprisé* » (Sade, 1973 : p.327).

Pire encore le comportement des moines à l'égard de la femme. Ceux-ci, bien qu'ils représentent l'église, une institution religieuse qui refuse toujours le mal, sont représentés comme des débauchés, des libertins par excellence qui « *n'avaient pour but que de vexer, que de tyranniser une femme, sans en pouvoir autrement jouir* » (Sade, 1973 : p.164). Il en résulte que la quête du bonheur passe avant tout par la destruction et l'abolition du pouvoir céleste. L'autorité du Créateur est substituée par celle de la nature. Sade, conscient que Dieu n'existe pas et que la nature vaut le mal, doit pousser jusqu'au bout la démonstration expérimentale de l'existence du mal, de la violence et de la débauche. Pour ce faire, « *il substitue généralement à Dieu la nature à l'état de mouvement perpétuel* » (Bataille, 1957 : p. 83), d'où l'écrasante cruauté envahissant toute l'œuvre et introduite dans presque toutes les relations sexuelles établies entre différents personnages. Le comportement excédentaire est donc lié à l'idée de la mort de Dieu, à la disparition du sacré, bref, à tout ce qui néglige le mal. Pour le moine Cœur-de-fer, « *il n'est point de Dieu, la nature se suffit à elle-même ; elle n'a nullement besoin*

d'un auteur, cet auteur supposé n'est rien qu'une décomposition de ses propres forces » (Sade, 1973 : p.64).

Par conséquent, le corps vertueux se trouve malmené et maltraité parce qu'il devient étranger au sein d'une nature qui menace en un jour leur don céleste, à savoir la vertu : « *A cette époque fatale pour la vertu des deux jeunes filles [Juliette et Justine], tout leur manqua dans un seul jour* » (Sade, 1973 : pp. 9-10). Suite à ce changement soudain, commence la tragédie des deux sœurs, le problème du bien ou du bonheur, du mal ou du malheur doit être recherché ici et maintenant, sur terre et dans la société. Donc, selon la conception sadienne, l'homme est un serviteur de la nature, il doit y chercher son bonheur en célébrant le mal, si les personnages sadiens commettent des crimes, s'ils volent, s'ils violent, ils ne doivent pas éprouver de remords. Sans cesse, le personnage Cœur-de-fer vient confirmer que seulement par le mal on pourrait accéder à l'équilibre de la nature, « *c'est que le mal lui est nécessaire, c'est qu'elle le veut, c'est qu'elle l'exige, c'est que la somme des crimes n'étant pas complète, pas suffisante aux lois de l'équilibre, seules lois dont elle soit régie, elle exige ceux-là de plus au complément de la balance ; qu'il ne s'effraye donc, ni ne s'arrête celui dont l'âme est portée au mal ; qu'il le commette sans crainte, dès qu'il en a senti l'impulsion, ce n'est qu'en y résistait qu'il outragerait la nature* » (Sade, 1973 : p.63).

II) L'expérience mystique : entre la norme et la distorsion

La Justine de Sade, protagoniste et œuvre, est totalement dominée par la présence des monstres humains ou des hommes monstrueux qui dominent tout : espace, temps et personnes, et qui, cherchant leur bonheur, semblent « chéri[r] [...] les moyens propres à l'y conduire » (Hasard, 1963 : p. 154). En revanche, cet apparent triomphe camoufle une délirante blessure due à l'impossible accès au bonheur. De surcroît, l'expérience libertine ignore tout repos, elle est une dépense des facultés de l'imagination et de corps sans réserve ni calcul. Une expérience qui s'effectue dans l'impossibilité d'atteindre un absolu dans le plaisir, d'où cette folle répétition quasi machinale des actes de libertinage.

Le bonheur ressenti par les personnages philosophes n'est que fugitif et instantané : ce moment d'acmé de plaisir lors de l'accomplissement d'un acte maléfique débouche toujours sur la mort d'un être jouissant et la naissance d'un autre extrêmement assoiffé de plaisir. Le personnage sadien oscille entre l'accès à un plaisir non assouvissant des passions et à la réalisation d'un idéal de bonheur paru comme la possibilité la plus impossible. Par ailleurs, l'apparente prospérité des libertins vicieux n'est en réalité qu'une effrayante descente aux enfers du satanisme et qu'une véritable dérobade du contrôle céleste. D'où, la texture de la trame romanesque de *Justine ou les malheurs de la vertu* est tissée par les actions et les actes des personnages diaboliques incarnés dans des figures humaines. En effet, chez ces libertins s'ensevelissent âme et esprit, on ne voit que des corps poussés au mal, cherchant à accomplir les passions les plus excentriques.

Il en découle que, selon la conception sadienne, l'équilibre de la nature exige un équilibre de l'état humain. L'homme, souvent malheureux, doit souhaiter le bonheur au détriment des normes sociales ou théologiques. Donc, le personnage sadien ne va pas chercher à faire souffrir l'Autre, mais à transgresser tout ordre limité et restreint, l'Autre, voire le corps de l'Autre ne sera qu'un point d'accès à l'illimité, à un monde où tout n'est qu'ambivalence, où la souffrance et le mal des autres deviennent un plaisir, une jouissance pour des libertins qui ont « *des passions cruelles, dont les plus chères voluptés consistent à jouir des douleurs ou de la mort des malheureux victimes* » (Sade, 1973 : p.367).

Delà, vient l'idée d'une préoccupation sadienne qui consiste à détruire les autres jusqu'à l'épuisement et à jouir de la pensée qu'ils sont détruits. C'est un bonheur accompli par la transgression de l'ordre religieux et moral. Cette idée de transgression est liée à un principe

fondamental : c'est celui de l'essence de l'homme : être un homme est à vrai dire ne pas s'incliner devant la loi, devant la morale et même devant l'Être suprême ; il faut échapper au contrôle de la raison pour accéder à son être revendiqué ou comme le mentionne Georges Bataille : « c'est en transgressant ces limites nécessaires que l'homme affirme son existence » (Bataille, 1957 : p. 51).

En contrepartie, une tiède lumière est projetée sur l'expérience mystique de Justine. Au cours de son évasion, elle découvre le terrain du crime où l'on torture et où l'on exige l'homme aux réflexions sinistres et inquiétantes. Devenant une marionnette dont se jouent les philosophes libertins, la vertueuse trouve dans la providence son unique essor, Dieu est son seul référent ; pour sauver sa vertu, elle le supplie sans cesse: «*O mon Dieu [...] disposez de moi, Seigneur, je suis encore bien loin des maux que vous avez soufferts pour nous ; puissent ceux que j'endure en vous adorant, me rendre digne un jour des récompenses que vous promettez au faible, quand il vous a pour objet dans ses tribulations, et qu'il vous glorifie dans ses peines* » (Sade, 1973 : p.113). Même si cette tension et cette attente ne sont pas véritablement situées dans le temps et dans l'espoir, même si l'expérience mystique est une expérience de et dans l'instant, son but, son achèvement sera l'union avec Dieu. C'est seulement cette alliance avec la voix céleste qui va lui permettre de sortir de la nuit, d'assurer la purification de l'âme et de vivre un état d'ataraxie. Noble est la fin, pénible est le parcours, la tragédie de Justine se joue sur deux côtés : pour elle, la purification de l'âme l'engage dans une lutte interminable contre le mal. L'amour divin qui remplit son cœur lui sert de force spirituelle et lui permet de résister aux inlassables tentatives de profanation et de torture. Donc, conserver sa chasteté et sauver sa virginité lui oblige de résister aux tentations des libertins, mais aussi de taire les sollicitations charnelles et passionnelles.

De ce fait, pour qu'il soit du côté de la providence, le vertueux sadien est censé lutter contre les incitations et les provocations du vice. Mais, Justine qui, contrairement à sa sœur Juliette, choisit la vertu et la décence comme sources uniques du bonheur peut-elle résister à la plénitude de jouissance que lui proposent les libertins ? Ou peut-elle vaincre le tiraillement entre la vertu et le vice ?

En fait, le triomphe que Justine prévoit obtenir à la vertu est souvent menacée par le déchirement entre le maléfique et le providentiel : triompher signifie ne pas s'incliner devant le mal. Or, à maintes reprises, Justine n'a pas pu cacher son inclination au mal qui hante son esprit. La vertueuse n'a-t-elle pas éprouvé un certain penchant vers le neveu de Mme de Bressac, un libertin à âme démoniaque ? :

Quels qu'eussent été les indignes procédés du Comte de Bressac pour moi le premier jour où je l'avais connu, il m'avait cependant été impossible de le voir sans me tenir entraînée vers lui par un mouvement de tendresse que rien n'avait pu vaincre. Malgré toutes mes réflexions sur sa cruauté, sur son éloignement des femmes, sur la dépravation de ses goûts, sur les distances morales qui nous séparaient, rien au monde ne pouvait éteindre cette passion saisissante, et si le Comte m'eût demandé ma vie, je la lui aurais sacrifiée mille fois (Sade, 1973 : pp. 85-86).

C'est précisément « cette passion saisissante » et inévitable qui sera à l'origine de la fascination de Justine face aux propos perfides de Cœur-de-fer. Celui-ci la pousse à accepter quelques déviances vicieuses afin de prémunir sa virginité. Pour ce faire, elle doit accepter de vouer son corps à Dieu par la pratique de « la sagesse » du sexe dont le privilège est de « respecter » sa « faiblesse » (Sade, 1973 : p.52). Effectivement, de l'amour divin prompt à élever le corps vertueux vers la sagesse divine, Justine s'incline devant un amour purement charnel où se pratiquent délibérément le vice. Donc, Justine est devenue vicieuse par vertu, elle avoue : « *Les yeux fascinés sur tout cela, dis-je, j'allais m'abandonner, et par vertu devenir criminelle* » (Sade, 1973 : p.56). De surcroît, pour le personnage sadien, tout dépend de l'acte maléfique, même la vertu est accomplie par le vice, l'être vertueux s'il accepte la

corruption, c'est pour faire acte de vertu. Donc, cette vertu très chère pour Justine, comme pour tout mystique cesse d'être l'insurmontable entrave qui bloque l'acte maléfique. Mais selon la logique du vertueux, son inclination devant le mal n'est autre qu'une recherche des « moyens dont la providence se sert pour parvenir aux fins qu'elle se propose sur l'homme » (Sade, 1973 : p.7). La vertu doit triompher bien que son parcours soit épineux et tragique.

Conclusion

Tout compte fait, force est de signaler que la pensée sadienne sur le bonheur paraît stérile et pessimiste. L'homme, en quête continuelle du plaisir, échoue ; ce plaisir est toujours à la merci du mal, il ne pourrait atteindre la plénitude de jouissance qu'à travers l'acte maléfique. Il est souvent associé à la perversion sexuelle et à la souffrance morale et psychique de l'Autre faible ou vertueux. Cependant, faisant du crime, de la violence, voire du mal exercé sur l'Autre, l'unique source du plaisir, celui-ci découvre un bonheur éphémère et fugace. D'où, le geste de la transgression est condamné à être inutile, démis de toute fonction ou de tout sens, parce que posé dans l'espace de l'illimité où Dieu est absent et où le libertin s'exacerbe en ses désirs, défaille dans un excès gratuit. Donc, le lecteur de Sade est confronté à une vision pessimiste qui ne propose plus de solutions bien au contraire, elle dessine un espace sombre, un espace clos et fermé suggérant un plaisir souvent inaccessible, toujours trompeur.

Références Bibliographiques

- BATAILLE, Georges, 1957, *La littérature et le mal*, Paris, Editions Gallimard.
- HAZARD, Paul, 1963, *La pensée européenne au XVIII^{ème} siècle*, Paris, Fayard.
- HOFSTEIN, Francis, 2005, *L'amour du corps*, Paris, Odile Jacob.
- LAUGAA TRAUT, Françoise, 1973, *Lectures de Sade*, Paris, Armand Colin.
- BLANCHOT, Maurice, 1963, *Lantréamont et Sade*, Paris, Editions de Minuit.
- SADE, D-A-F, 1973, *Justine ou les malheurs de la vertu*, Paris, Librairie générale française.
- SADE, D-A-F, 1994, *La Philosophie dans le boudoir*, Paris, Booking international.